

Compagnie Par dessus bord



**PAR
DESSUS
BORD**

Compagnie Par dessus bord

La Compagnie Par dessus bord imagine le spectacle à venir comme une première expérience théâtrale pour le·a spectateurice. Depuis 2013 la compagnie pense et met en œuvre un théâtre accessible à touxtes, capable de rassembler dans une salle, ceux que l'on croise dans la rue ou dans le métro. Aude Denis met en imaginaire des textes d'aujourd'hui et convoque au plateau des objets banals, du quotidien. Elle aime ainsi partir de rien, du plus dérisoire pour inventer un théâtre ludique et profond. Et vérifier qu'on peut faire du théâtre avec juste l'essentiel : quelques objets, des acteurices, des textes, et des spectateurices.

De nouveaux récits, de nouveaux chemins, de nouveaux horizons

Depuis 2022, Aude Denis met en scène ses propres textes. Son écriture creuse la question de la disparition et s'inscrit dans une perspective féministe et intersectionnelle. Et propose ainsi de nouveaux récits, de nouveaux chemins, de nouveaux horizons. Dans ces propositions théâtrales, les personnages centraux sont ceux qui, dans notre monde, sont loin des regards, souvent à la marge, voire exclu·es de nos sociétés : les oublié·es, les effacé·es, les silencié·es.

Artivisme – Matrimoine - Xatrimoine

Au côté de ces créations, Aude Denis développe depuis 2024, un volet délibérément militant, au croisement de l'art et de l'activisme en mettant en lumière notre patrimoine et notre xatrimoine. Ces performances théâtrales féministes et intersectionnelles réaffirment ainsi avec force que notre héritage culturel ne se limite pas aux récits dominants de l'Histoire des arts et de la culture. Si depuis une dizaine d'années le patrimoine nous a permis de réhabiliter collectivement la mémoire des créatrices, des scientifiques, des exploratrices ou des militantes du passé, avec le Xatrimoine nous mettons enfin un mot sur un héritage commun : celui de toutes les personnes minorisé·es de genre. Valoriser notre Xatrimoine c'est mettre en lumière les œuvres, les travaux, les parcours de touxtes ceux qui ont transgressé leur assignation de genre : des personnes non binaires ou gender fluid, des personnes trans, des lesbiennes et touxtes les autres. Nos adelphe·s d'hier qui ont bravé les empêchements, les dénigrement, les stigmatisations, les interdictions, les marginalisations, les effacements systémiques. Ceux qui ont ouvert des voies, parfois au péril de leurs vies pour nous-mêmes et pour les générations à venir.

« The forgotten room » (création 2022)

Lecture musicale tout terrain (deux versions possibles : l'une francophone, l'autre anglophone)

Ecriture et mise en scène : Aude Denis

Avec : Mathieu Jedrazak (chant, alto) et Aude Denis (version francophone) ou Manue Delplace (version anglophone)

En 2022, le Vivat (scène conventionnée d'intérêt national art et création) et le Musée de la bataille de Fromelles commandent à Aude Denis une performance théâtrale en lien avec son territoire et son histoire. Le musée a été conçu et bâti suite à la découverte en 2009 d'une fosse commune rassemblant 250 soldats australiens disparus pendant la guerre 14-18. Aude Denis choisit alors d'orienter son récit sur les femmes anonymes restées en Australie.



C'est presque accidentellement qu'Alice et Helen se rencontrent, en 1919 à la gare de Fremantle en Australie occidentale. Elles ont en commun un soldat disparu à la guerre à l'autre bout du monde et un besoin viscéral de contrarier l'oubli. Ensemble, elles vont se lancer dans une quête méticuleuse et ardente, rejointes bientôt par des dizaines puis des centaines de femmes : retrouver des traces de leurs disparus.

Un récit choral et musical, une histoire de ténacité et de sororité.

Extrait :

Lettre d'Helen Bell et Alice Hart à la Croix Rouge Australienne

Monsieur,

Alice Hart et moi même avons toutes deux reçu le courrier officiel de l'armée australienne nous annonçant la mort au combat d'un être cher, pour ma part celle de mon frère Charles et pour Madame Hart, celle de son fiancé Franck Anderson.

Malgré les éléments de leur dossier militaire : numéro de soldat, photo, couleur des cheveux et des yeux, taille, poids, signes distinctifs. Malgré tous ces détails, précieusement rassemblés, nous ne savons toujours pas avec certitude ce qu'ils sont devenus. Et chaque matin nous nous réveillons avec les mêmes questions, avec la même plaie en nous qui ne peut se cicatriser. Alice veut croire que tant que l'armée Australienne ne lui aura pas donné la preuve de la mort de son fiancé, elle peut et doit encore espérer. Et l'attendre à la gare, tous les midis. Pour ma part je n'ai plus d'espoir et je sais bien que mon frère est mort quelque part dans le nord de la France. Malgré plusieurs de mes requêtes, l'armée australienne est dans l'impossibilité de le retrouver avec certitude. Une enquête menée par vos services me permettrait peut-être de connaître enfin les circonstances de sa mort. Et si son corps ne pouvait être ramené ici, en Australie, au moins devrais-je pouvoir marquer l'endroit où il a été enterré.

Mais comment distinguer un homme parmi tous les autres ? Tant qu'il était encore vivant j'aurais pu vous dire que mon frère Charles était joyeux, qu'il aimait chanter. Qu'il faisait partie de la fanfare de Fremantle. Qu'il était un excellent nageur. Qu'il était apprécié en ville et avait beaucoup d'amis. Qu'il avait toujours une attention pour l'un ou l'autre. Qu'il aimait plaisanter. Mais aujourd'hui ? Qu'est-ce qui différencie un jeune homme plein de promesses d'un autre ?

Pour Alice pourtant, il existe un détail qui permettrait avec certitude d'identifier son fiancé. Le matin de son départ, elle a accompagné Franck à la gare. Et, quand au guichet, il a pris son billet pour Perth, l'employée des chemins de fer lui a demandé s'il lui fallait un billet retour. Franck a dit oui. Il partait à l'autre bout du monde, pour une guerre dont nul ne connaissait l'issue. Mais il a dit oui. Et ce « oui » sonnait comme une promesse : celle de revenir. Parmi tous les soldats australiens, il vous sera facile de reconnaître lequel est Franck Anderson. C'est le seul à conserver quelque part dans une poche, son billet de train pour revenir à Fremantle.

En espérant que cette information vous permette de mettre un terme à notre douloureuse attente, veuillez croire en nos sentiments les meilleurs.

Helen Bell et Alice Hart

« La dernière représentation théâtrale » (création 2023)

Spectacle tout terrain (ou non) à partir de 13 ans.

Ecriture et mise en scène : Aude Denis

Jeu : Lyly Chartiez Mignauw et Amélie Esbelin

Scénographie : Johanne Huysman

Création son et lumière : Jean-Marie Daleux

La dernière représentation théâtrale est une dystopie théâtrale qui nous propulse en 2083 où deux trois trucs ont disparu : le téléphone portable, les abeilles et... le théâtre. Deux historiennes nous convoquent pour une conférence joyeuse et décalée : c'était quoi le théâtre ? Mais surtout c'était quoi un-e spectateurice ? Qu'est-ce qui pouvait bien se passer dans sa tête, dans son cœur, dans son corps ?

Dans leur exposé, les deux protagonistes découvrent le texte de ce qui devait être « la dernière représentation théâtrale » et décident de le jouer. Une histoire queer, de choix, de regard et de désir. Les voilà lancées dans un autre voyage dans le temps, au cœur des années 70, sur fond de musique disco. Elles évoquent alors les premières discothèques new yorkaises, ces lieux électrisants et émancipateurs ouverts à toutes, mais aussi la nuit du 12 juillet 1979 : la « disco demolition night ».



Extrait :

Monica : C'est l'histoire d'une femme derrière un comptoir, dans un bar. Elle a les yeux dans le vague. Elle est là mais son esprit est ailleurs. Elle pense à tous les lourdingues qu'elle a croisés depuis ce matin. Celui dans le métro, ce type dans la rue, et maintenant ce client pressé de boire sa bière, ce gars qui l'appelle pour la troisième fois « Monica ». Oui, oui, elle arrive. Il y a toujours une collection de types pressés et pressants. Tout un tas de sales blagues, de sourires gras, de regards appuyés. Tout au long du jour. Fatigant. Et dégueulasse. Ça la ferait presque rire si ça ne la faisait pas gerber. Elle pense : à quel moment ils se disent que ça pourrait lui plaire ? Même ici. Même ici dans ce bar. Cette pâle imitation des discothèques new-yorkaises des années 70. Ouais, plutôt raté. Ah ils sont loin ces royaumes de la paillette, de toutes les extravagances et de tous les affranchissements. Ces lieux qui rassemblaient tous les exclu-es de la société américaine, les noir-es, les travesti-es, les homosexuel-es, les femmes, les trans.

Elle pense au disco. Ou plus exactement, elle pense à la Disco Demolition Night. Ça se passe au stade de Chicago, dans la nuit du 12 juillet 1979. Il y a un match de base ball prévu ce jour-là. Mais pas beaucoup de public. Les dirigeants du stade proposent alors à un animateur radio, Steve quelque chose, elle ne se souvient plus de son nom. Et tant mieux. Inutile de se souvenir du nom de cet abruti. Ils proposent donc à Steve Machin d'inventer une animation, à la mi-temps, qui fera venir du monde. Alors Steve Truc a une idée : la Disco Demolition Night. Pour seulement 98 cents chaque spectateur pourra entrer dans le stade si et seulement si il apporte aussi un disque vinyle de disco. Les disques seront rassemblés dans une benne et détruits à l'explosif, à la mi-temps. C'est l'idée la plus débile de la décennie, et pourtant l'événement va rassembler dans les gradins plus de 50000 personnes, des jeunes hommes, blancs pour la plupart. Des mecs qui ne jurent que par le rock. Des mecs pour qui le disco ça pue. « Disco sucks » ils éructent, entre deux gorgées de bière. Ils commencent à jeter des pétards sur la pelouse, des bouteilles d'alcool vides, des briquets sur les joueurs. A 20h40, à la mi-temps, comme promis, Steve Couillon, en tenue militaire, met le feu à une énorme caisse remplie de disques et d'explosifs. Les vinyles disparaissent en fumée. Le terrain est dévasté. Et dire que certains se demandent encore si la Disco Demolition Night est un événement raciste et homophobe. C'était pourtant assez clair. Disco Demolition night, ça voulait bien dire ce que ça voulait dire. Démolir le disco et tout ce qu'il représente. Même en parlant très mal anglais, on comprend ça. Sans difficultés. Pas de doute. Rien à voir avec un truc qui déchire ou qui fait tout péter. Pas de second degré chez Steve Crétin. Démolir c'est démolir et c'est tout.

C'est l'histoire d'une femme derrière un comptoir, dans un bar. Elle a les yeux dans le vague. Elle pense qu'il n'y a pas d'équipe en musique, pas de camp, pas d'adversaire. Elle rêve d'une musique qui mélangerait tout. Elle ne voit pas arriver la jeune femme. Celle qui est entrée dans le bar. Celle qui la regarde intensément. Elle n'entend même pas ce qu'elle dit. Elle est plongée dans ses pensées. Oui, pardon, elle est désolée. Qu'est-ce qu'elle a demandé ? Une limonade ? Une bière ? Michelle : Voilà. C'est moi. C'est moi la femme que vous attendez.

Monica : Monica sourit. En tout cas elle ne s'attendait pas à ça. Elle est marrante au moins. Elle ne ressemble pas à grand chose mais elle est marrante. Elle pense : est-ce que j'attends quelque chose ? Est-ce que j'attends quelqu'un ? Elle dit : Ah euh oui euh... Elle pense : Pour une fois, je n'ai vraiment aucune répartie. C'est rare, mais là, je ne sais vraiment pas quoi dire. Alors elle ne dit rien. Elle rit. Elle voit l'autre femme la regarder rire. Et ça la trouble. Elle n'est pas vraiment gênée, non, c'est pas ça. Il l'apaise aussi ce regard. Il la console et il la remue, le regard de cette femme.

« Dans ton cul (Up your ass) » - Valerie Solanas (création 2024)

Lecture performance (tout terrain)

Editions 1001 nuits - traduction : Wendy Delorme

Mise en lecture : Aude Denis

Avec : Lyly Chartiez-Mignauw, Dana Fiaque, Mathieu Jedrazak, Océan, Charlotte Talpaert

Son/Lumière : Jean-Marie Daleux

Dans ton cul (Up your ass) est un des rares textes de Valerie Solanas qui nous soient parvenus. Un concentré de sa pensée politique : révolutionnaire, violente, féministe. C'est aussi un objet théâtral rare, drôle et jouissif. Une œuvre méconnue, écrite en 1965, nécessaire à entendre aujourd'hui. Parce qu'elle bouscule autant qu'elle reconforte. Parce qu'elle réveille en nous la rage de lutter comme la nécessité de nous tenir la main.

Valerie Solanas (1936 - 1988)

Le 3 juin 1968 Valérie Solanas entre dans l'Histoire.

Elle vient de tirer sur Andy Warhol. Il en réchappe miraculeusement. Derrière cet acte (sans lequel son œuvre serait sans doute passée inaperçue), se cache une des voix les plus radicales du féminisme. Ouvertement queer et résolument révolutionnaire, Valerie Solanas est une figure complexe et fascinante. Inclassable, visionnaire, elle navigue entre génie et folie. Ses écrits (il ne nous en est parvenu que deux à ce jour) marquent définitivement la naissance d'un lesbianisme radical qui inclut la violence extrême, comme la seule solution pour les femmes de sortir de la violence du monde, du masculin, du pouvoir du patriarcat et de ses assignations.

Dans ton cul est tout à la fois : un pamphlet féministe ultra violent qui déclare la toute puissance des femmes et s'en prend violemment au sexe masculin, un appel à la révolte, une analyse systémique, un programme politique anti-capitaliste, insurrectionnel issu d'une pensée féministe radicale et un objet littéraire, poétique. Terriblement drôle.



Extraits :

« BONGI : On vit vraiment dans un monde de merde. Ma seule consolation c'est d'être moi – vive, dynamique, célibataire et gouine. »

« FILLE : Dites, mademoiselle, auriez-vous vu par hasard une crotte par ici ?

BONGI : Elle ressemble à quoi ? Elle est bleue ?

FILLE : Non. C'est juste une petite crotte jaune.

BONGI : Non je ne l'ai pas vue. Sans vouloir faire ma curieuse, est-ce que cette crotte a une valeur sentimentale ?

FILLE : Ne soyez pas absurde. C'est pour le dîner.

BONGI : Vous mangez souvent de la merde au dîner ?

FILLE : J'ai de la compagnie ce soir. Je reçois deux hommes dynamiques et fascinants à dîner et je veux faire la meilleure impression possible.

BONGI : Donc, vous leur servez de la merde.

FILLE : Vous êtes impossible. Je vous assure que je n'ai absolument aucune intention de servir de la merde à mes invités. La crotte est pour moi. Tout le monde sait que les hommes ont bien plus de respect pour les femmes qui sont douées pour avaler de la merde. »

« GINGER : L'autre jour M. Underhand, notre chef, m'a fait le plus gentil des compliments. Il est venu vers moi et il a dit : « Ginger, je sais que vous êtes la mieux placée pour la promotion au poste de programmeur associé, mais bon... franchement Ginger, je serais perdu sans vous, et je sais à quel point vous seriez déchirée à l'idée de nous quitter nous les garçons, donc je donne le poste à Stuart. » Et puis sa voix a failli s'étrangler quand il m'a dit : « On a trop besoin de vous ici Ginger. Je ne peux pas vous laisser partir. » et ensuite, vous savez quoi ? Une larme lui est venue à l'oeil et j'ai été si touchée que j'ai éclaté en sanglots. Et on est resté là tous les deux à brailler comme deux gamins, et pour finir j'ai dit : « M. Underhand, vous n'êtes rien d'autre qu'un gros bébé, juste un gros bébé surdéveloppé et potelé ». Les hommes ne sont que des petits garçons dans l'âme.

BONGI : Dans le cerveau aussi.

GINGER : Mais que serait un monde sans hommes ?

BONGI : J'aimerais bien le savoir. »

« Please flush the toilet to reset the world (veuillez tirer la chasse pour réinitialiser le monde) » (création 2026)

Pseudo conférence explosée, explosive et exploratoire des écrits féministes des années 70.

Jeu : Aude Denis

Batterie : Gaëlle Fraysse.

Please flush the toilet to reset the world est une commande passée à la Compagnie Par dessus bord par le musée du LAAC de Dunkerque lors de l'exposition La marrade (exposition d'intérêt national – commissariat : Camille Paulhan) rassemblant près de 200 œuvres, objets et archives d'artistes femmes utilisant l'humour comme outil plastique incisif. L'idée est de mettre en regard de l'exposition des autri-xces des années 60, 70 et 80 qui utilisèrent elles aussi le rire dans leurs textes militants, poétiques ou romanesques.



Rétrospectivement, à les lire, on se dit qu'elles étaient bien plus vénères que nous dans les années 70. Et qu'elles riaient beaucoup. Ou bien, la colère, le rire, tout ça, c'est lié ? Plus on est vénère, plus on est drôle ? C'est possible. Parce qu'il faut bien retourner quelques stigmates, balancer quelques bombes et se marrer pour survivre au patriarcat. Hier comme aujourd'hui.

Rien de très ordonné dans cette conférence. Bah oui, le féminisme ça fout un peu le bazar. Mais plutôt une exploration non-exhaustive de slogans, de poèmes, d'essais, d'extraits de romans de féministes militantes plus ou moins connu-es.

Des textes sauvés de l'oubli. Parce que beaucoup de ces écrits ont été perdus, minorés, ignorés ou tout simplement peu édités. Avec l'écriture de la marge, aussi drôle et pertinente soit-elle, on est toujours au bord de la disparition.

Extrait :

Pourquoi j'aime les lesbiennes radicales ?

Parce qu'elles sont belles (je trouve)
Parce qu'elles baisent bien (j'imagine, car je n'ai pas encore essayé)
Parce qu'elles ont été malheureuses quand elles étaient petites (sûrement)
Parce qu'elles sont intelligentes (elles parlent bien)
Parce qu'elles croient à ce qu'elles disent (apparemment)
Parce qu'elles disent n'importe quoi (non, là, j'exagère)
Parce que tout le monde les contredit (pour le plaisir)
Parce que personne ne les aime (ça c'est salaud)
Parce qu'elles n'aiment personne (sauf elles-mêmes)
Parce qu'elles ont l'air méchantes (mais c'est pas vrai)
Parce que je suis maso (depuis que je l'ai dit, mes copines ne me parlent plus)
Parce que j'aimerais bien être radicale aussi (mais j'arrive pas)
Parce qu'elles n'aiment pas les hommes (moi si, un peu)
Parce qu'elles n'aiment pas les hétéro-féministes (moi non plus)
Parce qu'elles se disputent tout le temps (les pauvres)
Parce qu'elles sont un peu paranos (moi aussi)
Parce qu'elles ont une belle théorie (j'aime les belles choses)
Parce qu'elles n'osent pas trop agir en pratique (moi non plus, j'ai la chiasse)
Parce qu'elles croient en rien sauf au lesbianisme (ça c'est chouette)
Parce qu'elles sont courageuses (ça c'est vrai)
Parce qu'elles n'aiment pas les enfants (chacune ses goûts)
Parce qu'elles veulent pas faire d'enfants (moi si, mais j'ai des copines comme elles, alors je suis d'accord aussi)
Parce qu'y en a qui aiment les homosexuelles de bar (et comme j'aime bien boire un coup)
Parce qu'y en a qui aiment pas les homosexuelles de bar (là, ça me fâche)
Parce que tout le monde en parle (je suis un peu snob)
Parce que j'aime pas dire comme tout le monde (le monde qui leur tape dessus)
Parce que...
... Je sais pas moi... Vous savez, vous, d'où ça vient l'amour...

*in Vanille-Fraise (pseudo), dans CLIT 007 – « Concentré Lesbien Irrésistiblement Toxique » – n°1,
Genève, éditions Centre femmes, oct. 1981*

« La collection » (création 2027)

Spectacle tout terrain (ou non) à partir de 8 ans

Écriture et mise en scène : Aude Denis

Avec : Lyly Chartiez-Mignauw et Dana Fiaque

Scénographie : Johanne Huysman

Costumes : Clément Desoutter

Son : Darius Grenier

Lumière et régie générale : Jean-Marie Daleux



Deux sœurs se retrouvent au lendemain de la mort de leur grand-mère. Elle laisse beaucoup d'objets cette grand-mère. Des collections de lampes, de capsules de bouteilles, de cartes routières, de papiers cadeaux (déjà utilisés), de sacs à vomi (non utilisés). Bon, il va falloir faire un tri. Elle laisse aussi une caisse. En métal. C'est ça leur héritage. Et dedans, une drôle de collection : des histoires de femmes oubliées, ignorées, effacées de l'Histoire.

Et si toutes les femmes qui nous avaient précédé-es étaient un peu nos grands mères ? Alors nous aurions un énorme matrimoine à découvrir. A célébrer, à fêter. A sauver de l'oubli. Pour ouvrir les possibles.

Avec *La collection*, la Compagnie Par dessus bord explore la question de la disparition et de la mémoire : qu'est-ce qui vaut la peine d'être gardé ? Et qu'est-ce qu'on oublie ? Qu'est-ce qu'on transmet : quels objets ? quels récits ? Et pourquoi certains parcours sont systématiquement effacés de notre mémoire collective ?

Extraits :

Un matin notre grand-mère est morte.

Comme ça.

Tout à coup.

Paf.

C'est toujours un peu comme ça, la mort. Ça arrive tout à coup.

Paf, c'est là. On ne peut rien y faire.

On a beau s'y préparer.

On a beau s'y attendre.

On est toujours un peu surpris.

Et triste.

Oui, on est toujours triste.

Et un peu surpris.

(...)

Qu'est-ce qui vaut la peine d'être gardé ?

Pourquoi ça et pas ça ?

Il faut trouver une méthode.

Ah, voilà : on ne garde que les objets qu'on aime bien !

Qu'on aime bien qui ?

Qu'on aime bien nous.

Nous ? Toi et moi ?

Oui. Et GM.

Et Oncle Gégé ?

Bah...

Parce que l'Oncle Gégé, ça (*elle montre un objet*) il aime bien.

Ça ? Mais c'est affreux.

Oui, mais il dit que c'est dans la famille depuis très très longtemps, qu'on se transmet ça de génération en génération. Que c'est obligé de le garder.

Moi j'aime pas.

Moi non plus.

/ Bon. Longtemps ou pas : on bazarde !

/ Allez ! Génération ou pas : on oublie !

Et pour tout le reste, qu'est-ce qu'on fait ?

(...)

L'histoire s'appelle : L'effet Matilda. Tu veux que je te la raconte ?

Allez !

Ça se passe il y a très très longtemps, dans les années 1800 et des brouettes. Je ne me souviens plus...

Oh bah ça commence bien.

Bon, Matilda Joslyn Gage elle...

C'est une histoire vraie ?

Oui. Ne m'interromps pas tout le temps. Donc Matilda... Non attends. Il faut commencer avec Margaret Rossiter. Margaret Rossiter, elle est née en...

Attends, c'est l'histoire de Matilda ou celle de Margaret ?

Aaaarghhh ! Mais arrête de me couper la parole. On dirait l'oncle Gégé. C'est déjà pas facile de raconter une histoire, comme ça devant tout le monde. Margaret Rossiter donc. Margaret Rossiter. Margaret Rossiter, elle...

Oui bah ça va, on a compris. Pas la peine de répéter trois fois son nom.

Bah si, justement : il paraît que pour se souvenir d'un nom, il faut le répéter trois fois. Et Margaret Rossiter va révéler que dans l'Histoire, le nom des femmes est systématiquement effacé. Et comme un siècle plus tôt Matilda Joslyn Gage Matilda Joslyn Gage Matilda Joslyn Gage avait observé la même chose, elle a appelé ça...

Oh là là je comprends rien. Elle les racontait vraiment mieux les histoires, GM.



PHOTO: Carolina Kroon

Cie Par dessus bord
Contact : Fred Rebergue / Aude Denis
ciepardessusbord@gmail.com
www.pardessusbord.com